



Les amants

de Louis Malle

Fiche technique

France - 1958 - 1h30

Réalisateur :
Louis Malle

Scénario :
Louis Malle
Louise de Vilморin

Musique :
Brahms



Les amants

Interprètes :

Jeanne Moreau
(Jeanne Tournier)

Alain Cuny
(Henry Tournier)

Jean-Luc Bory
(Bernard Dubois-Lambert)

Judith Magre
(Maggy Thiébaud-Leroy)

Jose-Luis Villalonga
(Raoul Florès)

Résumé

Dijon : Jeanne s'ennuie auprès d'Henri, son mari, dans ce milieu de la haute bourgeoisie. Le hasard lui fait rencontrer Bernard, un jeune homme anticonformiste. Dans la douceur d'une nuit d'été, elle connaît avec lui la plénitude de l'amour. A l'aube, elle décide de le suivre. Jusqu'où ?

Claude Bouniq Mercier
Guide des films

Critique

Grand succès public, basé sur le scandale. Les étreintes, pour être précises, y sont cependant discrètes. Nous en avons vu d'autres depuis... Ce film a considérablement vieilli mais reste un jalon dans la libéralisation des mœurs. Apprécier néanmoins pour la beauté des images et la souplesse d'une caméra qui caresse ces amants.

Claude Bouniq Mercier
Guide des films

Il y a quelques mois, Louis Malle convenait lui-même qu'il ne méritait pas le Prix Louis-Delluc pour **Ascenseur pour l'échafaud** et disait que, pour sa part, il l'aurait décerné à **Sait-on jamais** de Vadim. Il disait vrai et il est dommage que les jurés n'aient pas su attendre un an, car Les **Amants** seraient un Delluc idéal.

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Toutes les promesses que Malle donnait dans un premier film, éloigné de son tempérament et qui ne fut pour lui que l'occasion d'un départ et d'un exercice de style, il les tient au centuple dans une œuvre personnelle et rare couronnée à Venise d'une moitié de Lion d'Argent et qui méritait largement l'animal tout entier taillé dans l'or le plus massif. Cette réussite s'explique d'abord par les conditions dans lesquelles le film a été produit, c'est-à-dire dans la liberté totale, l'appareil producteur, où Malle est familialement partie prenante, l'ayant laissé complètement maître de son film. Il a donc pu choisir très exactement le sujet qu'il avait envie de tourner et le tourner comme il le voulait. Le prix de revient du film étant relativement peu élevé, il ne manque plus à l'entreprise qu'un succès commercial probable, pour que la leçon donnée à un système français de production périmé et tristement peu fructueux soit complète.

Pour déterminer d'emblée l'esprit du film, je préfère laisser la parole à Malle lui-même et citer un extrait de l'interview que Truffaut fit de lui pour "Arts".

- **"Les amants sont adaptés d'un conte libertin du dix-huitième ?**

- *Oui, d'un conte de la fin du dix-huitième, c'est-à-dire déjà ardent, déjà imprégné du sentiment de la nature. Dans notre adaptation, Louise de Vilmorin et moi, nous avons nettement tiré le sujet vers le dix-neuvième siècle, vers le roman français d'analyse, vers Flaubert. C'est l'histoire d'une nuit d'amour dans un parc, un coup de foudre à l'état brut ; au matin, nos amants partent ensemble, mais l'aube est cruelle pour les visages ; ils ne se séparent pas, mais comprennent qu'ils viennent de vivre le meilleur et que leur vie quotidienne devra rester fidèle à un tel souvenir. Je précise qu'il n'entre à ce moment dans leurs sentiments ni honte, ni remords, ni même sentiment du péché, mais seulement un peu d'inquiétude pour un avenir qui devra se main-*

*tenir à la hauteur du présent, puisque de toute manière le passé ne compte plus ! S'il avait fallu trouver un autre titre aux **Amants** nous aurions peut-être choisi : "Le Pouvoir de la nuit."*

Quand Malle résume son film comme "l'histoire d'une nuit d'amour dans un parc", il définit certes l'essentiel de son entreprise, mais il en oublie modestement le contexte dont l'existence est capitale. La nuit d'amour et son dénouement n'auraient pas l'émouvante résonance qu'ils ont s'ils n'étaient précédés de ce premier film, éblouissant d'esprit et de justesse sociale, sur l'existence de l'héroïne avant le coup de foudre. Nous apprenons donc d'abord qui est Jeanne, provinciale de trente ans, mariée depuis huit ans à Henri Tournier, directeur d'un journal dijonnais, mère d'une petite fille et habitant une très belle maison au milieu d'un parc superbe. Jeanne, c'est d'abord Madame Bovary style 1954 (car Malle prend soin d'indiquer que son histoire se déroule au printemps de 1954); Jeanne s'ennuie et se croit délaissée par son mari, trop absorbé par son métier, elle va chaque mois à Paris chez son amie Maggy en qui Louise de Vilmorin et Louis Malle se sont amusés à réunir tous les défauts futiles et exaspérants d'un animal qu'ils connaissent bien : la mondaine snob, bête et, au demeurant, bonne fille. Après quelques frayeurs et quelques hésitations, elle prend un amant : Raoul, aristocrate, joueur de polo, beau et charmant. Fière de sa propre audace Jeanne demeure secrètement insatisfaite. C'est le premier acte. Le second se joue entre Jeanne et son étrange mari. Elle est vaguement jalouse d'une des collaboratrices d'Henri qui, lui-même, commence à trouver que l'on parle trop souvent du fameux Raoul. Cela aboutit à une invitation pour le week-end de Maggy et Raoul. Jeanne arrivera après ses invités. En panne sur la route, elle est recueillie, en 2 CV, par un petit jeune homme de

très bonne famille, Bernard, archéologue, qu'elle trouve d'abord grincheux puis ensuite assez drôle : elle retrouve mari et invités au château, alors même qu'elle est prise d'une irrépressible crise de fou-rire. Bernard est convié pour le dîner et la nuit. Au dîner Jeanne s'aperçoit qu'Henri, non sans quelque diablerie, joue la comédie du mari amoureux et du couple uni et que Raoul se laisse prendre à la comédie. Par quelques mots elle essaye de le détromper, mais, quand il essaye de l'attirer dans sa chambre, elle refuse, prétextant l'imprudence. Elle se retrouve seule et désenchantée, face à quelque chose qui ressemble à l'échec, lasse d'elle-même, rêvant d'être quelqu'un d'autre. En bas dans la maison le tourne-disque joue une symphonie de Brahms et Jeanne pense que Bernard, qui était resté seul dans la bibliothèque, est monté se coucher sans arrêter la mécanique. En longue chemise de nuit blanche elle descend mettre un peu d'ordre. La bouteille de whisky débouchée l'incite à se servir un verre, la glace dans le verre à se rafraîchir en faisant rouler le verre sur son front brûlant, un moustique à aller vers la porte-fenêtre, la porte-fenêtre à faire quelques pas dehors dans le clair de lune... à l'angle de la maison, Bernard est là, en bras de chemise, lui aussi un verre à la main et, étonné (au sens latin du terme), il regarde venir à lui la blanche apparition. Le second acte est terminé : la nuit commence.

N'y aurait-il que ce premier film que Malle mériterait déjà notre admiration et notre reconnaissance. Cette justesse, ce bonheur d'expression constant dans la description d'un milieu, ce miracle qui n'est possible que quand on évoque ce que l'on connaît, tout cela n'avait déjà eu lieu qu'une fois dans le cinéma français avec **Les Dames du Bois de Boulogne**. Et il n'est pas étonnant - encore que le propos des **Dames** fût plus intemporel - que Louise de Vilmorin et Malle, comme Cocteau et Bresson,

fussent partis du XVIII^e et aient utilisé la notion de "libertinage" pour déboucher sur une passion forte, que ce soit la jalousie d'Hélène ou l'amour fou de Jeanne et de Bernard.

Parmi les rares reproches que j'ai entendu faire aux **Amants** il y a celui du difficile passage de la première partie du film à la seconde, de la satire au romantisme. Reproche, à mon avis, totalement non fondé ; comme le dit le réalisateur : "*C'est l'histoire d'un coup de foudre à l'état brut*", et le propre d'un coup de foudre, c'est d'éclater brusquement, sans aucune préparation, de modifier complètement l'éclairage, le climat et le paysage soudain inondé par les averses et les tempêtes. Un éclair zèbre le ciel et Jeanne et Bernard deviennent autres, ils deviennent "les amants". Et d'ailleurs Malle a pris des précautions : avant le troisième acte on a pu discerner chez Jeanne les prodromes de l'insatisfaction et tels bruits de colliers ou de bracelets déposés dans des coupes d'opaline ont égrené les premières notes du clair de lune à venir ; et d'ailleurs sa nuit commence par un marivaudage, par un cache-cache plein de petites piques : "Que croit-il ce jeune homme, que je vais me donner à lui comme ça, parce qu'il est en bras de chemise sous la lune ?" C'est quand leurs verres choqués tinteront sur la crête d'un petit barrage de rivière où ils ont ouvert aux poissons les nasses de la liberté que sonnera le premier des trois coups de l'acte qui va se jouer et que le premier film commencera à basculer dans le second- il faudra que leurs mains se rejoignent et se séparent, avant que Jeanne, encore crispée et refusante, lève la tête et échange ce regard qui lui fait découvrir un nouveau visage et, dans les yeux de ce nouveau visage, un autre visage nouveau : le sien.

On a déjà beaucoup dit, on dira beaucoup encore sur cette nuit d'amour : l'analogie (inexistante à mes yeux) avec *Extase*, sa liberté totale qui permet de

comprendre que nos amants font l'amour plusieurs fois et combien de fois exactement, la frénétique impudeur des gestes transcendée par la beauté profonde de la passion en soi... il faut dire aussi sans emphase le caractère unique de cette partie du film : j'en cherche en vain dans ma mémoire de cinéophile l'équivalence dans l'histoire du cinéma. Le morceau de bravoure - ou plutôt : de courage ; mieux encore : de brave amour - certains l'avaient esquissé, en avaient donné des fragments ; Louis Malle a été jusqu'au bout, mêlant le romantisme de l'amour dans le parc au réalisme de l'amour dans la chambre, n'oubliant pas les temps de pause, les phrases qui ne veulent rien dire, ce petit humour de la nuit, n'oubliant aucun des traits intimes qui font l'intimité amoureuse, chose si particulière et dont la scène du bain à deux est un des exemples les plus bouleversants par sa fraîcheur et sa vérité. Le dernier acte, celui de la conclusion, n'était pas le moins périlleux. Plusieurs fois dans la nuit les amants disent : "Il faut partir. En effet le départ sous l'emprise de la nuit eût été chose facile, mais aussi solution de facilité pour les auteurs qui ont choisi de ne pas esquiver le petit matin qui révèle les visages et fait ressurgir les conventions sociales... et aussi la différence d'âge - même légère - des amants. Jeanne est une femme marquée, ravagée par sa nuit ; Bernard est un jeune homme assez frais : un petit coup de rasoir et il n'y paraîtra plus. Ils partent tout de même et on ne leur a pas fait le départ facile : les autres sont là qui les guettent, dans la voiture Jeanne est effrayée par l'image que lui renvoie le rétroviseur et dans le café où Bernard croque de bon appétit, il y a encore cet enfant qui la fait penser à sa fille. Et malgré tout elle va persister et tenter l'impossible. Malle a voulu sa fin sans équivoque, sans roublardise, la dernière phrase du commentaire (dit à la troisième personne par Jeanne Moreau elle-même) est : "*Jeanne avait très peur, mais elle ne*

regrettait rien". Pas de condamnation donc, et pas de scepticisme non plus : le conte s'appelait "**Sans lendemain**". Le film offre des lendemains aux amants, et c'est sans doute pour qu'on ne s'y trompe pas que Malle a coupé cette phrase qui existait dans le premier montage et que disait Henri, en voyant s'enfuir sa femme : "*Elle n'ira pas loin*." Il me reste peu de place pour parler de la mise en scène et des acteurs, mais la perfection de l'une et des autres se confond avec le film. De la réalisation, outre son soin extrême et son invention constante, louons surtout la liberté : Malle traite longuement de ce qu'il a envie de traiter et procède par ellipse, quand tel passage lui paraît sans intérêt. L'interprétation est admirable : Jeanne Moreau (inoubliable), Jean-Marc Bory (une révélation), Alain Cuny (son meilleur rôle au cinéma), l'écrivain Jose-Luis de Villalonga (enfin sur un écran un homme du monde authentique dans le rôle d'un homme du monde), Judith Magre (pleine d'esprit), Modot et même Françoise Brion, en dépit d'un court passage, sont dignes de tous les éloges. Il faut enfin saluer le talent de Louise de Vilmorin dont les dialogues courent avec malice ou émotion tout au long de cette éblouissante carte du tendre. Elle a écrit elle-même, avant le premier tour de manivelle, ce que le film se voulait être : "*Une histoire d'amour ! Bête à bonheur, bête à malheur, le cœur va son rythme et, tout en dépensant et tout en entraînant, il est seul à donner une réalité aux paysages et aux visages qui se présentent à nous sur les multiples chemins de nos multiples sentiments*."

Jacques Doniol Valcroze
Cahiers du Cinéma n°89 - 1958

Louis Malle

Réalisateur français né en 1932. IDHEC et assistantat. Louis Malle est par excellence le cinéaste du scandale : la scène de la baignoire dans **Les amants**, film vaguement inspiré du **Point de lendemain** de Vivant Denon ; la langue de Queneau transposée au cinéma avec travestis et mots orduriers dans *Zazie* ; Drieu La Rochelle réhabilité à travers **Le feu follet** où Maurice Ronet fut superbe ; Darien remis à sa vraie place dans **Le voleur** ; l'inceste mis en scène sans pudeur dans **Le souffle au cœur** ; résistants et collaborateurs renvoyés dos à dos dans **Lacombe Lucien** où l'on voyait un milicien coucher avec une jeune juive ; la prostitution des enfants évoquée de façon un peu trop complaisante dans **La Petite...** Une maîtrise technique indiscutable, une réelle fluidité du récit, une grande souplesse de la mise en scène sont les atouts de ce réalisateur qui dérange et fascine tout à la fois. Il a choisi les États-Unis après le succès d'**Atlantic-City**. **My Dinner with André** connut un triomphe dans les milieux intellectuels américains mais échoua en France. En revanche **Au revoir les enfants** fut un grand succès que ne confirma pas **Milou en mai**.

Filmographie

| | |
|--|------|
| Le monde du silence (avec Cousteau) | 1955 |
| Ascenseur pour l'échafaud | 1957 |
| Les amants | 1958 |
| Zazie dans le métro | 1960 |
| Vie privée | 1961 |
| Le feu follet | 1963 |
| Viva Maria | 1965 |
| Le voleur | 1966 |
| Histoires extraordinaires (un sketch) | 1968 |
| Calcuta | 1969 |
| Le souffle au cœur | 1971 |
| Humain trop humain | 1973 |
| Place de la République | 1973 |
| Lacombe Lucien | 1974 |
| Black moon | 1976 |
| La Petite | 1978 |
| Atlantic City | 1980 |
| My dinner with André | 1981 |
| Crackers | 1983 |
| Alamo Bay God's Country | 1985 |
| And the pursuit of happiness La poursuite du bonheur | 1986 |
| Au revoir les enfants | 1987 |
| Milou en mai | 1989 |
| Fatale | 1992 |